

**CENTRE D'ART  
CONTEMPORAIN  
DE LA MATMUT  
DANIEL HAVIS**

SAINT-PIERRE-DE-VARENGEVILLE

EXPOSITION GRATUITE

**8 OCTOBRE 2022 >  
29 JANVIER 2023**

**SABINE MEIER  
LES PERSPECTIVES  
DÉPRAVÉES**

**JOURNAL D'EXPO**

Toutes les visites accompagnées sont gratuites et sur réservation sur [matmutpourlesarts.fr](http://matmutpourlesarts.fr)

**Visites commentées (1 h)**

Un conférencier du Centre d'art contemporain accompagne les visiteurs dans l'exposition.  
Samedis 29 octobre et 12 novembre 2022, 7 janvier 2023 à 15 h.

**Visites en famille (1 h)**

Un conférencier du Centre d'art contemporain accompagne les enfants et leurs parents dans l'exposition.  
Samedis 15 octobre et 10 décembre 2022, 21 et 28 janvier 2023 à 15 h.

**Visites focus (30 min.)**

« *Trompe l'œil, mises en abyme et autres illusions...* »  
Samedis 29 octobre et 12 novembre 2022, 7 janvier 2023 à 16 h.

**Rencontre avec Sabine Meier et dédicace du catalogue de l'exposition**  
Samedi 26 novembre 2022 à 15 h.

 [matmutpourlesarts\\_centredart](https://www.instagram.com/matmutpourlesarts_centredart)  
[#matmutpourlesarts](https://www.instagram.com/matmutpourlesarts)  
[matmutpourlesarts.fr](http://matmutpourlesarts.fr)

 [@sabine\\_meier](https://www.instagram.com/sabine_meier)

**matmut**  
POUR LES  
**ARTS !**

## QUI EST SABINE MEIER ?

Sabine Meier est née en 1964. Elle vit et travaille au Havre.

D'abord étudiante en peinture à l'école des Beaux-Arts de Paris, Sabine Meier se tourne vers la photographie suite à un échec : cherchant à documenter son propre travail, elle se heurte à l'impuissance du médium photographique à documenter le monde. Cette faille initiale restera le fondement de sa démarche artistique. Par l'image photographique, Sabine Meier cherche à sonder l'écart entre le monde visible et ses représentations.

Elle photographie des volumes préalablement construits dans l'atelier, jouant sur la perspective et démontant la logique des espaces représentés : multipliés, déconstruits, impossibles, absurdes, par un cadrage d'une grande précision et un trouble visuel qui posent question. Ses compositions presque picturales sont énigmatiques. Elles étonnent et bousculent la perception du spectateur.

L'exposition au Centre d'art contemporain de la Matmut – Daniel Havis propose une immersion dans le processus créatif de Sabine Meier notamment en présentant plusieurs séries photographiques ainsi que deux de ses volumes.

Dans un souci d'éclairage didactique, une attention particulière a été portée à la documentation du travail, permettant aux visiteurs de s'approprier le minutieux processus de création à la fois conceptuel et matériel de l'artiste.

À travers son travail, Sabine Meier s'inscrit dans le champ de la photographie conceptuelle.

Tout commence par un concept ou une idée. Les artistes conceptuels, déterminent les processus, souvent très imaginatifs, qui leur permettront de parvenir au résultat le plus fidèle possible à l'idée initiale. Cette pratique se base sur des idées objectives : c'est une forme de déconstruction des valeurs artistiques traditionnelles. Elle peut s'opposer à la photographie réaliste en produisant l'image d'une pensée sur la réalité, au-delà de la perception que l'on en a.

Sabine Meier centre son travail sur la construction des images par le processus de la photographie et questionne les modalités du médium. Elle ne cherche pas la représentation du réel. De fait, ses séries emblématiques *7 Métamorphoses* et *Apories (les perspectives dépravées)* ont comme point commun de brouiller la frontière entre le réel et l'imaginaire. Les espaces, les perspectives, les jeux de miroirs, les mises en abyme font illusion, mais ses photographies étonnent et troublent notre perception. Lorsque l'on découvre ses images, la première question que l'on se pose est : « qu'est-ce que je vois ? » puis, « comment c'est fait ? ».

À l'heure du numérique où il existe de multiples logiciels de retouche photo, Sabine Meier travaille avec de la pellicule (puisque ses photographies viennent en quelque sorte produire une « preuve » des mises en scène et ne doivent pas être manipulables).

Bien que ses images fassent illusion, l'artiste ne pratique pas le photomontage. Ses photographies sont le résultat d'un processus long et méticuleux : croquis, schémas, plans, constructions, mises en scène, prises de vue répétées, tirages intégrés, choix... Le travail de l'artiste nous entraîne dans un univers théâtral.

# 4 SÉRIES • PHOTOGRAPHIQUES

# APORIES 1

## (LES PERSPECTIVES DÉPRAVÉES)

Cette série en cours *Apories (les perspectives dépravées)* a été commencée en 2018.

Elle comprend pour le moment 6 photographies qui mettent en scène des espaces invraisemblables, bien qu'apparaissant à l'image comme mathématiquement parfaits et cohérents, souvent occupés par des modèles ou des objets. Des détails entrent en conflit avec la logique apparente de l'espace représenté et en révèle l'aberration : un homme coupé en deux, un objet sous le plancher, une pièce suspendue donnant dans le vide, une double image qui n'en est qu'une, des colonnes qui ne se posent pas au bon endroit, une pièce déserte, s'ouvrant depuis une grande hauteur sur un paysage chaotique.

Le sous-titre, « *Les perspectives dépravées* », est une référence à un livre de Jurgis Baltrusaitis, dans lequel il est question des jeux avec la représentation de l'espace, dont les anamorphoses. Le principe des *Apories* est le même que celui des *7 Métamorphoses*, présentées plus loin, mais oeuvre de manière plus radicale : le sujet central est devenu l'espace lui-même. Il n'est plus le lieu qu'habite le modèle, ni la scène d'une histoire. Il est un espace inquiétant la raison.

Certaines constructions sont montrées conjointement aux photographies, en tant que sculptures.

## ZOOM SUR...

### Aporie 2 (1)



Nous voyons une pièce vide, réduite à sa plus simple expression, construite à partir d'un point de fuite central, à la manière d'un exercice de perspective pour débutant, flanquée de deux fenêtres.

Un objet posé sur le sol intrigue. Quand on le détail, on comprend que quelque chose ne va pas : l'objet, une petite sculpture représentant un chat, est comme situé sous le plancher et inversé devant/derrière.

La lumière est étrange, comme le produit d'une mauvaise manipulation numérique. Elle n'est pas « logique » : les fenêtres sont noires, il n'y a pas d'autre source de lumière visible dans la pièce. Pourtant la pièce est éclairée par des points de lumière ponctuels qui ne semblent venir de nulle part.

Nous savons que Sabine Meier ne manipule pas ses images, qu'elle travaille avec de la pellicule. Ce que nous voyons là a donc bien eu lieu, à un moment donné, dans l'atelier.

Il y a quelque chose que nous ne comprenons pas et dont la résolution se trouve pourtant sous nos yeux. Quelque chose qui inquiète notre raison.

Le point de départ de cette photographie est un dessin de Max Ernst, *La chambre à coucher* de

*Max Ernst cela vaut la peine d'y passer une nuit*, daté de 1920 : une pièce anormalement profonde contient plusieurs éléments hétéroclites dispersés dans l'espace, des animaux émergent du plancher, un petit arbre maintient le lit en hauteur.

Une chambre à coucher c'est le lieu du passage entre le monde du dehors et l'intimité du dedans, entre la veille et le sommeil, entre la conscience et l'inconscient. Comme l'atelier, la chambre est un lieu qui nous libère d'une part de notre rationalité.

La chambre, la caméra, est aussi celle qui, au centre de l'appareil photographique, dans le noir, enregistre des images.



## 7 MÉTAMORPHOSES

La série *7 Métamorphoses* comprend 7 photographies, dont un diptyque. Plus ancienne, elle a été réalisée entre 2009 et 2012.

Toutes les photographies mettent en scène l'artiste et son modèle (sujet classique dans l'histoire de la peinture), dans des espaces paradigmatiques construits dans l'atelier. On y voit les mêmes éléments : des pièces avec portes et fenêtres, des couloirs, des balcons avec vue, habités par la photographe et son modèle. Leur présence est multipliée grâce à l'usage de photographies préalablement imprimées sur de grandes bâches puis installées dans le décor.

Ce procédé est littéralement repris des photographes du 19<sup>ème</sup> siècle, qui installaient leurs modèles devant des décors peints.

Cet artifice permet, non seulement de multiplier l'espace, en y ajoutant des lieux, mais aussi le temps, puisque les deux modèles y sont vus plusieurs fois, à différents moments. Comme si les lieux permettaient de dérouler une narration, bouleversant l'habitude de lecture qu'on a dans les images photographiques, d'un espace/temps unique.

Grâce à ce dispositif, Sabine Meier peut introduire au cœur de l'image, des incohérences de représentation, des aberrations : des points de fuite qui ne coïncident pas, des profondeurs de pièces qui se démentent les unes les autres, des distances incohérentes. Il suscite donc du trouble dans la perception que nous avons de l'espace et du temps.

La photographie finale est la mise en scène d'un espace mental, qui serait finalement, celui de l'image même.

### ZOOM SUR...

***Métamorphose 4 (2) - (...) comme des géants plongés dans les années à des époques, vécues par eux si distantes, entre lesquelles tant de jours sont venus se placer - dans le Temps. 2011***



### Nous voyons :

- un rideau au premier plan tiré sur le côté gauche ;
- une pièce voûtée occupée par une scène ;
- en amont de la scène, dans la pénombre, un escalier de trois marches, amovible, une chaise, des papiers sur le sol, des câbles sur la scène, les éléments d'un décor assez fruste, fragile, construit en un matériau dont la couleur rappelle le carton, montrant trois espaces à la manière d'un triptyque ;
- incluses à ce décor, des images imprimées sur des bâches représentant d'autres espaces, habités par des personnages (un regard plus attentif nous révèle que les personnages sont les mêmes d'une image à l'autre) ;
- on comprend par l'image la plus proche qu'il s'agit d'une photographie et de son modèle (on voit l'appareil photo) ;
- autour du décor, des accessoires, des outils, des châssis, des papiers, des planches, des matériaux, des lampes, des fils électriques ;
- aucune présence : les lieux sont désertés, en désordre. Comme après le spectacle.

Cette photographie est une version a posteriori de la *Métamorphose 4 (1)*, un diptyque montrant une mise en scène à laquelle on pourrait « croire ». Alors qu'ici, l'illusion se défait : les ficelles apparaissent, le hors champ devient sujet. On prend du recul. Le sujet principal n'en est pas la mise en scène mais son contraire, sa ruine. On se trouve dans l'atelier, pas dans la fiction de l'image. C'est la photographie du lieu de la fabrication. Celle de la désillusion.

Le rideau du premier plan dévoile les coulisses et nous donne accès à ce que serait la réalité du travail, avec tous ses « trucs ». Pourtant, cette vue est elle aussi une mise en scène : elle met en scène le travail de l'atelier, le travail en train de se faire, comme si elle nous plongeait dans le secret de l'œuvre. La lumière est travaillée de telle sorte qu'elle forme un arc de cercle, dont l'objectif de l'appareil photo sur l'image du milieu - qui nous montre « le photographe photographiant » - serait le centre exact.

*Métamorphose 4 (2)* est le portrait d'un lieu imaginaire, dans lequel se fomentent les images, hors du temps et de l'espace communs. Le titre, (...) *comme des géants plongés dans les années à des époques, vécues par eux si distantes, entre lesquelles tant de jours sont venus se placer - dans le Temps.* est la dernière phrase de *La Recherche du temps perdu* de Marcel Proust. Elle définit une autre nature du temps et de l'espace, non linéaire, non continue, non cohérente, mais que nous éprouvons tous régulièrement et qui constitue l'élément principal de notre psyché.



*Métamorphose 4 (1), accumulation d'erreurs, 2011*

## LES ANNEXES

La série *Les Annexes* est de nature hétéroclite : une bâche monumentale montrant un paysage de banlieue (présent dans les *7 Métamorphoses*), un autre paysage tiré sur papier occupant un mur entier (*Aporie 6*), des petits paysages de repérage, des essais pour les *Aporie 1* et *Aporie 4*.

Ces images constituent une « marge » de l'œuvre, même si elles sont des photographies en soi, mais dont l'investissement est plus léger et libre. Elles résultent d'un processus complexe et long, qui nécessite un travail important en amont. Lorsque l'artiste construit ses espaces dans l'atelier, elle inclut d'autres photographies tirées sur des bâches en trompe-l'œil. Elle procède également à un grand nombre de repérages, d'essais préalables aux images définitives, produisant plusieurs versions du même projet.

C'est une partie importante du travail, longtemps tenue dans l'ombre, qui est à présent exposée.

### ZOOM SUR...

#### Annexe (*Les 7 Métamorphoses*)

Nous sommes face à un grand paysage très lumineux, qui montre une vue en hauteur de la ville du Havre, à sa marge, là où la ville s'emmêle avec le port.

La géographie en est confuse, le lointain disparaît dans la lumière. La moitié supérieure de l'image est occupée par un ciel quasiment vide.

Cette image est la première utilisée par l'artiste pour servir de « fond » aux mises en scène des *7 Métamorphoses*. Elle est présente dans la plupart des images de la série.

Elle est une référence directe au paysage situé derrière la figure de La Joconde : un paysage confus, dont les chemins ne mènent nulle part, troublant les distances et qui de par son point de vue situe la scène à une hauteur improbable. Ce qui pourrait faire penser qu'il n'est pas derrière la figure mais à l'intérieur d'elle. Un paysage mental en quelque sorte.

Ce paysage est parfois présent plusieurs fois dans les images, puisqu'il a été photographié plusieurs fois et mis en abyme, comme dans les *Métamorphoses 2* et *3*. Il est également présent dans certaines images de *Portrait of a man* : il est le paysage paradigmatique, celui que la photographe utilise quand elle a besoin d'un paysage, de manière systématique. Celui qui dit : « c'est du dehors ».





## **Portrait of a man (Rodion Romanovitch Raskolnikov)**

*Portrait of a man* est un travail photographique constitué de trois parties :

85 tirages de grand format ; un livre-catalogue (Éditions Loco) intitulé *Rodion Romanovitch Raskolnikov (portrait of a man)* rédigé par l'auteur, Martine Lacas et un film de 250 images dont le montage a été confié à un réalisateur de films expérimentaux, Christophe Guérin et la bande son à un compositeur, Philippe Cam.

Dans l'exposition sont montrés le film ainsi que des extraits du livre.

Ce projet est le fruit d'une résidence, initiée conjointement par la Ville du Havre et l'Institut Français, de deux mois à New-York, puis de deux mois au Havre (2011/2012).

*Portrait of a man* se structure comme une fiction, comme une vue photographique de l'esprit, dont la visée est de dresser un portrait mental du héros de *Crime et châtiment* de Fédor Dostoïevski, Rodion Romanovitch Raskolnikov.

« Si l'on doit parler d'adaptation photographique, celle-ci n'est ni la restitution fidèle de la narration romanesque ni son illustration contemporaine : le roman est un matériau où j'ai puisé, en toute liberté, le substrat de mes photographies » (Sabine Meier).

*Crime et châtiment* est en effet le récit d'une trajectoire, au sens propre comme au figuré, puisque le personnage central ne cesse de s'y déplacer, de changer de point de vue, d'objet et de distance de focalisation, tant psychologiquement que physiquement. Et nous avec lui. C'est l'histoire d'un parcours mental, en partie incarné par un parcours dans l'espace urbain dont les diverses distorsions métaphorisent celles de son esprit.

Le roman de Dostoïevski procède par conjonctions et disjonctions, continuité et rupture, dilatation et contraction, accélération et ralentissement. Il est construit sur une alternance de scènes d'intérieur et d'extérieur. Sabine Meier a donc travaillé de deux manières différentes voire opposées afin de rendre compte des deux états contradictoires qui habitent le personnage. Pour la première période, elle a essentiellement travaillé à l'extérieur, dans des conditions parfois difficiles : un travail en lumière naturelle, dans les rues de New York, sans trépied, de manière très libre et légère, en accumulant les prises.

Pour la seconde période, elle a renoué avec ses habitudes de travail : en studio, sur une scène, en lumière artificielle, dans des décors réduits à leur simple signifiant (un mur, une porte, une fenêtre, un couloir, une chaise, etc.), dans lesquels sont incluses en trompe l'œil, d'autres vues préalables, tirées sur bâche, principe déjà mis en œuvre dans la série *les 7 Métamorphoses*.

## **ZOOM SUR...**

### **Portrait of a man - Subway**



Ce triptyque est tiré de la série *Portrait of a man (R. R. Raskolnikov)*.

Trois images composent *Subway* : trois vues frontales éloignées de quais de métro new-yorkais. Des personnages qu'on a déjà vus dans d'autres photographies : Raskolnikov et son ami Razoumikhine, qui veille sur lui et dont le héros cherche à se débarrasser. D'une image à l'autre, les personnages et l'appareil photo se déplacent sur un axe horizontal. Comme des pièces sur un jeu d'échec, comme des configurations spatiales qui racontent les relations entre les deux protagonistes. Continuité et rupture.

Dans cette série, les lieux, l'architecture, la lumière, la focale photographique, le traitement de l'espace en général, dilatation, contraction, déploiement ou déroulement comme ici, jouent comme une métaphore de ce qui se passe dans l'esprit de Raskolnikov. Il s'agit toujours d'une inversion dedans/dehors, une fois encore, d'un espace mental.

La lumière est blafarde, on est sous terre, le lieu est sale et pourtant, de l'architecture émane une forme de solennité, presque religieuse : tout chez Dostoïevski est inversible jusqu'à l'incompréhension : la prostituée est une sainte, le commissaire un double du criminel, l'ami un poids, le criminel une âme sauvée, le plus prosaïque une élévation mystique...

En cela, ce triptyque est révélateur de la série entière.



Libre d'accès et ouvert à tous, petits et grands, amateurs ou connaisseurs...

Le Centre d'art contemporain de la Matmut - Daniel Havis est un lieu dédié aux expositions temporaires d'artistes émergents et confirmés.

Le Centre d'art contemporain ouvre au public en décembre 2011.

Cet édifice du XIX<sup>e</sup> siècle est bâti sur l'ancien fief de Varengville appartenant à l'abbaye de Jumièges et devient en 1887 la propriété Gaston Le Breton (1845-1920), directeur des musées départementaux de Seine-Maritime (musée des Antiquités, musée de la Céramique

et musée des Beaux-Arts de Rouen. Ce dernier fait raser le château, jugé trop en ruines, et le reconstruit quasi à l'identique. Seul le petit pavillon (gloriette) de style Louis XIII est un témoignage de l'édifice d'origine. Après plusieurs années de travaux de 1891 à 1898, des peintres, sculpteurs, musiciens et compositeurs s'y retrouvent.

Au rythme des saisons, dans le parc de 6 hectares, se dessine une rencontre entre art et paysage (arboretum, jardin japonais, roseraie). La galerie de 500 m<sup>2</sup> est dédiée aux expositions temporaires, aux ateliers pour enfants, aux visites libres et guidées. Inscrite sur le fronton du château, la devise *Omnia pro arte* (« *Tout pour l'art* ») est plus que jamais vivante grâce à l'action du Groupe Matmut.

## Expositions à venir

- Anna Lehespalu (dans le cadre du Festival Lumières Nordiques) : 22 octobre - 12 février 2023
- Clark et Pougnaud : 11 février - 21 mai 2023
- Amélie Bertrand : 3 juin - 3 septembre 2023
- Vincent Olinet : 16 septembre - 3 décembre 2023
- Joanie Lemercier : 16 décembre 2023 - 24 mars 2024